

**Numéro 62****Hiver 2019-2020****∞ SOMMAIRE ∞****➤ Les propos de la Présidente***par Laure de La Chapelle***➤ Un Roi Français aurait-il vécu en Amérique ?***par Laure de la Chapelle***➤ Une journée particulière, le 10 Octobre 1794***par Laure de la Chapelle***➤ Le « Baltimore Sun » du 29 Décembre 2019***document découvert par Christian Crépin, archiviste du Cercle,
traduction par Laure de La Chapelle***➤ William Wickham, l'âme du réseau des Services Secrets
Anglais lors de la Révolution Française***par Marcel Huwaert*



Les Propos de la Présidente

Face aux jeunes armées et aux généraux offensifs de la France révolutionnaire, qui verra bientôt émerger un certain Bonaparte, l'Angleterre de 1795 se retrouve isolée. Alliée à une Prusse désargentée et à une Autriche exsangue, et grâce à de puissants moyens financiers, les Britanniques vont pratiquer un double encerclement.

A l'Ouest, ils préparent un second front de débarquement sur les côtes françaises. A l'Est en Suisse, ils activent un réseau d'espionnage. Il est dirigé par un diplomate, William Wickham, dont Marcel Huwaert analyse les intrigues et les tentatives de débauchage.

Mais pour rétablir le régime monarchique en France, il a fallu choisir le futur roi. Et le choix de l'Angleterre s'est porté sur les frères de Louis XVI, hommes mûrs et entourés de partisans, au détriment d'un prince royal, trop jeune, privé de famille, de soutiens politiques, et à l'identité rendue incertaine.

L'avenir de Louis XVII n'était donc pas en Europe, qui ne pouvait plus être un refuge et qu'il fallait quitter en toute discrétion, pour ne pas mettre en péril les plans des pays coalisés.

Seule, la nouvelle puissance médiatique pourra, un siècle plus tard, faire ressurgir brusquement de l'ombre – mais pour combien de temps ? – l'existence cachée dans le Nouveau Monde du fils de Louis XVI et de Marie Antoinette.



Un Roi Français aurait-il vécu en Amérique ?

par Laure de la Chapelle

Etonnante salve de révélations des journaux américains

Entre les années 1919 et 1923, une pléiade de journaux provenant de différents états des USA, comme le Kansas, le Michigan, la Pennsylvanie ou la Louisiane, à la suite de journaux newyorkais, lancèrent la nouvelle : Louis XVII serait arrivé et aurait vécu à Greenwich Village, un quartier de New York, vers la fin du 18^{ème} siècle.

Aussi bien le Daily Tribune du Wisconsin que le St-Charles Herald ou le New York Herald Tribune publièrent à peu près le même article de fond, dont nous allons donner un extrait : « *Dans cette ville de New York arriva à la fin de l'automne 1795, un voilier venant de France (autre version : venant d'Europe) transportant parmi de rares passagers deux hommes et un petit garçon, compagnons inséparables pendant tout le voyage. Ce groupe de trois personnes était composé d'un gentilhomme âgé d'environ quarante ans, d'allure distinguée et portant apparemment un habit militaire, un vénérable abbé français ayant le costume de son ordre et un garçon plutôt frêle d'environ dix ans.* » A la suite de ce préambule, tous les articles concluaient : « *Le jeune garçon n'était autre que Louis XVII, le célèbre Dauphin de France, fils de Marie-Antoinette et de Louis XVI. Le responsable de l'enfant était le comte Axel Fersen, dont la vie avait été consacrée aux amours et aux aventures...* »

Voire... et tout ceci reste à démontrer.

Que faisait donc Hans-Axel von Fersen en 1795 ? L'été de l'année en question, il s'occupait de la récolte de fraises et de petits pois dans son domaine de Suède ; à l'automne suivant, arrivé à Francfort, il attendait avec impatience la sortie de Madame Royale de sa prison du Temple, avec la ferme intention d'aller à Vienne lui réclamer l'argent emprunté pour financer la fuite de la famille royale à Varennes. Dans son journal tenu quotidiennement, il s'impatiente des délais mis par les thermidoriens pour libérer la princesse. Et visiblement, il ne s'occupe guère du destin de Louis XVII. Il ne s'agira d'ailleurs pas pour lui de revenir en Amérique, pays qu'il avait pourtant bien connu jadis, pendant la guerre d'Indépendance.



Qui, alors, passa pour lui aux yeux des habitants de Greenwich Village ? C'est le militaire qui le remplaça que nous nous proposons de retrouver. Le trio débarqué à New York arriva-t-il à l'automne 1795 ? Malgré le consensus de la presse sur ce point, il semble qu'il y ait eu une première erreur, qui, non détectée, aurait entravé toute recherche.

Mieux renseigné, le *Baltimore Sun* du 19 octobre 1919 révèle une version très différente : « *A la date où la mort et l'inhumation* (officielles de l'enfant du Temple) *eurent lieu à Paris, le vrai Dauphin, sous la directive du comte Fersen, était déjà en Amérique.* » Donc bien avant le 8 juin 1795 ! Il nous faut remonter à l'année 1794 pour reprendre le fil des événements.

Singulier rendez-vous à Valenciennes

Dans le précédent Cahier, nous avons laissé Louis XVII entre France et Belgique, livré aux mains des Autrichiens. Le fait avait été relaté par des gazettes du temps, par un courrier d'espions français envoyé le 6 avril 1794 à notre ambassadeur en Suisse, Barthélémy, et l'affirmation abrupte d'Aimée de Coigny « *en mars, le substitué était muré au Temple* ». Barthélémy cite d'ailleurs une phrase étonnante de la lettre de ses agents sur la frontière, phrase qu'il conteste bien évidemment : « *Robespierre serait venu à Valenciennes avec Louis XVII* ».

On constate que Fersen, en poste à Bruxelles, reprend l'information dans son Journal quotidien en date du 19 mars 1794 : « *L'archiduc Charles partit à 5 heures pour Valenciennes, le comte Deuchoff, ministre de Prusse aussi... Cela avait fait dire en ville que Robespierre était arrivé avec le jeune Roi à Valenciennes. Comment peut-on s'amuser à faire une nouvelle aussi cruelle.* » Même s'il y a peu de doute que l'émissaire du Comité de Salut Public n'était pas Robespierre, qui venait d'être nommé à la tête du gouvernement exécutif, on voit que Fersen, ému par la situation d'abandon du prince royal, réagit promptement au destin prévisible du fils de Marie-Antoinette.



Axel de Fersen



(Notons au passage un barbarisme de Fersen : le nom du ministre de Prusse, le comte Christian Haugwitz, ne lui étant sans doute pas revenu en mémoire, il parle d'un comte allemand « Deutsch ». Stupeur en apprenant l'incroyable nouvelle ? La réaction est inattendue chez cet homme d'apparence froide.)

Le 20 mars, ce coup de théâtre historique allait faire bouger les lignes de la politique autrichienne ; Fersen note : « *L'archiduc était revenu à midi et on annonçait son départ pour Vienne, qui devait avoir lieu dans la soirée. Personne ne pouvait concevoir ni ne pouvait en deviner la raison.* »

Le 21 mars, **réunion de crise**. Journal de Fersen : « *L'archiduc pas encore parti. Il attendait le retour d'un courrier envoyé à Valenciennes. Lord Elgin (diplomate britannique) n'était pas parti. Après avoir vu le duc d'York à Courtrai, il revint à Valenciennes et de là, ici. A minuit, il vit l'archiduc pendant deux heures, M. de Mercy (Argenteau) pendant une heure et demie et partit pour Londres à 4 heures du matin. L'archiduc partit en même temps pour Vienne.* » (François II se trouvait encore dans la capitale impériale, qu'il devait quitter pour rejoindre son armée aux Pays Bas). Difficile de ne pas conclure que l'arrivée à Valenciennes de l'héritier du trône de France posait de sérieux problèmes à la diplomatie européenne ! La présence immédiate à la réunion du comte Mercy, ancien ambassadeur à Versailles, laisse prévoir qu'on envisage de lui confier le prince royal.

Le 23 mars, Fersen dîne avec La Marck et le maréchal de Castries, dont on connaît le dévouement à la famille des Bourbons de France.

Deux jours plus tard, le 25 mars, Fersen rapporte un billet de Marie-Antoinette de mai 93 prouvant toute la confiance qu'elle avait en Mercy : « *Je désire que vous découvriez ce qu'est devenu mon ancien ami, M. de Mercy, qui m'a quittée depuis environ trois ans. Je compte parler à M. de Mercy et faire tout pour cet homme...* »



Florimond-Claude de Mercy-Argenteau 1727-1794



Arrivée de l'empereur d'Autriche à Bruxelles

Visiblement, toute initiative impliquant l'héritier du trône de France dépendait de la décision de François II, qui devait arriver début avril.

Mercredi 9 avril 1794, du journal de Fersen : « *Toute la ville est en mouvement pour l'arrivée de l'empereur ; Te Deum à Ste-Gudule. A 7h1/2, il rentra au château. La joie était flamande, c'est-à-dire très tranquille. De Vienne, on avait averti que l'empereur arriverait avec l'archiduc Charles, qu'il ne resterait que 5 à 6 jours et qu'il irait prendre le commandement de l'armée.* » François II était suivi par Thugut, et accompagné par Trautmansdorff, dont l'arrivée, d'après notre Suédois, ne faisait aucun plaisir à Metternich. En attendant les décisions impériales, Fersen s'implique dans la recherche d'alliés de la monarchie française : il dîne plusieurs fois chez le baron de Breteuil, l'ancien ministre de Louis XVI, et le jeudi 17 avril, va en pleine nuit à Everlé, chez le duc d'Arenberg, frère aîné d'Auguste de la Marck (quoique aveugle, Arenberg était très influent dans l'aristocratie belge). A l'arrivée de Thugut, Fersen s'empresse de le rencontrer, sans se faire d'illusions, le chancelier d'Empire étant très opposé à tout appui à la famille des Bourbons.



Baron von Thugut
1736-1818



Ferdinand von
Trauttmansdorff
1749-1827



Louis-Auguste de
Breteuil 1730-1807



Louis-Engelbert, Duc
d'Arenberg 1750-1820

Victoires françaises : la situation se complique

Le 29 avril les Français sont à Courtrai, le 30 à Gand. La frayeur devient générale à Bruxelles. Fersen lui-même est malade, essaye des remèdes, reçoit de mauvaises nouvelles de son père (dont il apprendra la mort peu de temps après). Autour de lui, « *consternation à Bruxelles, Clairfayt est battu* ».



La panique se reflète dans le journal du Suédois : « *Il faut s'assurer d'un bateau pour Rotterdam, chevaux nécessaires, logement à Anvers, emballer tous les effets. (Ce qui fut fait) Metternich fait ses paquets.* » C'est à ce moment précis que Fersen commence à parler de Reutersward, son ancien aide-de-camp, également dans l'armée suédoise. « *Ce pauvre Reutersward qui s'est attaché à moi et pour lequel le grand Chancelier de Suède m'annonce une nouvelle destination* ». Cette destination serait Lisbonne ! On comprend que Fersen ait réagi promptement. Changement de cap : « *Le duc a consenti (le 2 mai) que Reutersward aille avec moi en Angleterre comme secrétaire de légation. Inexplicable* », écrit Fersen le 18 mai, ne sachant plus à quel saint se vouer. En fait, le 17 mai, il avait décidé « *de confier son affaire à Reutersward* », sans préciser son objet ni savoir encore quelle direction il pourrait prendre. Fallait-il aller vers la Hollande, ou bifurquer vers l'Allemagne ?



Reutersward 1756-1828

Il s'agissait de s'occuper du sort de l'enfant royal, dans une totale incertitude devant les succès français. Deux jours auparavant, le 16 mai, le Journal avait révélé, une fois n'est pas coutume, l'intime pensée de Fersen : « *J'étais triste. **L'arrivée de son fils en était aussi cause**, et la nouvelle que nous reçûmes que Mme Elisabeth avait été guillotinée me fit de la peine.* » (Nous avons là, de la main de Fersen, la preuve écrite que le fils de Marie Antoinette était bien arrivé aux Pays-Bas.) Mais qu'était-il devenu depuis le mois de mars ? Était-il toujours à Valenciennes ?



11 mai, Journal : « *La Marck qui venait de Valenciennes avec Mercy et Thugut, disait qu'ils n'étaient pas plus instruits que nous.* » On verra que la main passe à un échelon supérieur. Il nous faut pour cela quitter provisoirement le récit quotidien du Suédois pour s'adresser à un autre mémorialiste, le contre-amiral Saulnier de Mondévy, qui rédigea ses souvenirs vers l'an 1799 (cf. notre précédent Cahier) : « *La rumeur se répandit à Tournai que le fils de Louis XVI était arrivé au Q.G. de l'empereur, habillé d'une redingote bleue et d'un bonnet blanc, costume d'un enfant. Le même jour, l'archiduc Charles partit de Bruxelles, fut à Tournai et revint le soir à Bruxelles, où on entendit dire de toutes parts que le dauphin de France venait d'arriver avec le prince Charles.* » Cela montre assez le désintérêt de François II pour le plus jeune représentant de la famille royale française, dont il négligea toujours les survivants. Au reste, l'empereur ne resta que quelques heures à Tournai le 17 mai, comme le signale Fersen. Valenciennes, Tournai, puis Bruxelles : ce périple éveilla la curiosité d'un agent secret de Louis XVIII, le marquis de La Maisonfort. Toujours d'après le contre-amiral Saulnier, La Maisonfort, avec son ami M. de Castellet, se rendit à Bruxelles, à l'hôtel où résidait l'archiduc Charles, qui recevait à dîner ce soir-là dans le plus grand secret sa tante et mère adoptive, l'archiduchesse Marie-Christine, sœur de Marie-Antoinette. Même les domestiques ne pouvaient rentrer pour servir à table, et ne purent donc donner de confirmation des convives à nos deux agents.



Antoine-François de La Maisonfort 1763-1827



Mais, d'après ses Mémoires, on sait que La Maisonfort ne s'en tint pas là. Il écuma les côtes et les ports de Hollande, pensant sans doute à une fuite de l'enfant en Angleterre, et désappointé, finit, devant l'avance des armées françaises, par partir dans une direction opposée, à la grande surprise de sa sœur Esther de Changy, qui avait pris la fuite avec lui et le reste de la famille. Il se dirigea vers Brunswick et fit son rapport à Louis XVIII à Blankenburg où le Régent s'était réfugié. Nous apprendrons bientôt pourquoi la route de l'Angleterre s'était fermée devant le petit Capet, qui, en attendant des jours meilleurs, fut contraint de fuir devant les armées de Jourdan et de Pichegru, et trouva sans doute un abri provisoire à Cologne, au château de Brühl, où se trouvait le comte de Mercy-Argenteau. Pourvu d'un sens aigu de la dérision, La Maisonfort rend compte de l'ambiance dans la capitale belge : *« Tout Bruxelles était plein d'espérance : les Français devaient être exterminés dans la forêt de Soignies ; en douter était une hérésie, le dire une action coupable, se préparer à partir la preuve incontestable d'une détestable façon de penser. Ma famille partit pour Maastricht d'abord, pour Düsseldorf ensuite. Tout Bruxelles, je veux dire mes chers émigrés, me jetèrent la pierre. A quatre heures de l'après-midi, on apprit que le fameux poste des Quatre-Bras était forcé, l'armée autrichienne en pleine déroute. Rien ne peut peindre l'effroi qui se répandit, il fallut fuir, se sauver dans la nuit. On courait, on cherchait, on jetait les hauts cris, les rues étaient pleines de monde, plus de chevaux, de voitures, on se sauvait à pied, on était au désespoir. »*

Les Français n'arrivèrent à Bruxelles que le 9 juillet, mais on avait appris auparavant, le 24 mai, que l'Empire abandonnait la Belgique. Sans reprendre contact avec le duc d'York, qui avait subi une cinglante défaite le 19 mai, François II, début juin, quitta les Pays-Bas et reprit directement la route de Vienne, sans se rendre au rendez-vous fixé au château de Schwetzingen avec le prince de Condé et le duc Albert de Saxe-Teschen.

Comme le marquis de La Maisonfort, Fersen suivit le flot des émigrés et prit la direction de Spa, puis de Bonn, où il retrouva sa maîtresse, Mme Sullivan. Il lui fallut renseigner Reutersward, auquel il écrit le 1^{er} août : *« Je ne vais plus à la Haye »*. Il n'était donc pas question de départ pour l'Angleterre. Pour autant, le Suédois dépendait politiquement de son gouvernement et ignorait si des pourparlers étaient en cours pour décider du sort du petit Capet, et s'il serait autorisé à choisir Reutersward comme intermédiaire.



C'est seulement en date du 15 août 1794 que Fersen, toujours à sa manière évasive, révélera qu'il a reçu le feu vert du Régent de Suède : « *Reutersward m'a mandé que c'est de Suède et de M. de Konig qu'on a écrit mon affaire. C'est M. de Konig qui a écrit ensuite qu'on ne m'en voulait pas* (pour une affaire où Fersen s'était opposé à son gouvernement) *et qu'on me destinait même une mission...* ». Fersen, qui attendait le résultat des événements à Bonn, part le 6 août pour Poppelsdorff, superbe demeure près de Godesberg, où résidait l'archiduchesse Marie-Christine, pendant que le duc Albert était à l'armée.

Château de Poppelsdorf au 18^{ème} siècle

Château de Poppelsdorf aujourd'hui

Il y apprendra le 7 août l'arrestation et l'exécution des deux Robespierre. Commentaire : « *Barrère serait le chef...* ». Quelques jours plus tard, le 13 août : « *L'archiduc Charles arriva de l'armée à 8 heures du soir. Il venait voir sa tante.* » Mais pas que... ! Toujours à Godesberg, où il est reçu depuis une semaine, Fersen note : « *Rencontré après dîner l'archiduchesse. M. de Westphalen, ministre de l'Empereur, était avec elle. Il a une jolie figure et l'ordre de noblesse de Franconie.* » Ce n'était pas le seul intérêt de Clemens von Westphalen, un des hommes les plus puissants d'Autriche, mais on peut se fier à Fersen pour avoir dissimulé à sa façon légère l'importante intervention de ce personnage.



Clemens von Westphalen 1753-1818

Chambellan royal et impérial, envoyé avec le rang de ministre à la cour des Electeurs de Cologne et de Trêves, conseiller confidentiel auprès de Thugut, et responsable des domaines de justice et de police, on lui confia l'apposition des scellés sur les papiers du comte de Mercy, qui mourut le 26 août, après avoir en vain rallié l'Angleterre.



Très curieusement, on retrouve à la Restauration des traces de ce puissant personnage dans les répertoires d'un notaire français, à Saint-Denis, Me Brunet : Marie Charlotte Deléan, née en 1780, ancienne femme de chambre de Madame Royale à Versailles, mariée à Jacques Laboulvenne, ancien 1^{er} valet de chambre du premier Dauphin, mort le 20 floréal l'an X à Saint-Denis, apporta à l'étude le 7 septembre 1815 un certificat de vie signé du comte de Westphalen. Elle fut également obligée de fournir un certificat de vie de ce même comte de Westphalen. Il est inutile de souligner que si ces deux certificats sont bien enregistrés dans le répertoire de Me Brunet, les originaux ne se trouvent plus dans les liasses du notariat...

Madame Deléan fut-elle employée quelques mois en Allemagne, dans l'entourage de Louis XVII, qui avait sans doute bien besoin d'une figure connue de son enfance auprès de lui ? C'est ce que nous ne savons pas, mais ce n'est pas impossible. En tout cas, auprès de l'important ministre autrichien venu à Poppelsdorf rencontrer l'archiduc Charles, qui avait en charge le prince royal, ainsi que l'archiduchesse sa tante, notre Suédois put avoir un aperçu fiable de la politique internationale, et en prévoir le résultat sur le sort du fils de Louis XVI.

22 août : « *De La Haye : le Comte d'Artois est prêt à embarquer – pour l'Angleterre – sous le nom de comte de Ponthieu. Cela rassure les Hollandais qui espèrent de cela et de la chute de Robespierre.* » La nouvelle était connue depuis huit jours : le 15 août, Fersen avait annoncé : « *Le comte d'Artois va en Angleterre, invité par le Roi. Le maréchal de Castries a mandé à La Marck qu'il y allait aussi. C'est sans doute la suite de la mesure que l'Angleterre adopte de reconnaître la régence de Monsieur, pour prendre des mesures à cet égard et donner le commandement des émigrés au comte d'Artois.* » Il s'agissait pour les Britanniques d'ouvrir un second front contre l'armée révolutionnaire française, initiative qui s'achèvera l'année suivante par le désastre de Quiberon. Mais cette décision hautement politique rendait difficile dorénavant l'accueil de Louis XVII au Royaume-Uni, la présence de ses oncles et la reconnaissance du Régent empêchant de recevoir un héritier non identifié de la couronne de France. Le comte de Westphalen le savait fort bien. C'est à cette époque, au mois d'août 1794, que l'on peut dater la décision qui fut prise d'envoyer Louis XVII aux Etats-Unis.



Le mois de septembre amène une noria de déplacements, signalés dans le Journal de Fersen : le 9 septembre, Reutersward quitte La Haye pour Delft, le 17 septembre, l'archiduchesse Marie-Christine part pour Francfort, le 21 septembre La Marck se dirige vers Cologne, où il rencontre sans doute Fersen, qui y arrive le 30 septembre. Journal d'Axel: « *Parti de Cologne à 7h1/2, arrivé à Düsseldorf à 2h1/2. Alarme. Tableaux et archives partent ; pas de chevaux avant vendredi.* »

2 octobre 1794 : « *Trop de fuyards sur la route de Münster. Je prends la route de Lippstadt.* » A Rotterdam, le peuple arrête les effets de ceux qui voulaient les faire partir.

3 octobre : « *Route couverte de malheureux Français à pied et en charrette. A Hagen, vu M. de La Rocheaimon et le vicomte de Choiseul.* »

4 octobre : « *Parti à 5h1/4 vers Hamm où a été le comte d'Artois.* »

5 octobre : « *Lippstadt à Bielefeld, pays plat, bruyère et sable. Entre Lippstadt et Neuenkirchen, on passe Rietberg ; c'est le fief du prince Kaunitz ; grand château très vieux, entouré de remparts qui ont l'air d'être entretenus. Je crains toujours que ma fortune (mon destin) ne soit pas d'accord avec mes plans.* »

6 octobre : « *parti de Bielefeld à 6h. Meilleurs chemins. Arrivée à Herford à 9h. Une roue arrière écrasée dans un trou. Le charron, qui répare, envie les révolutionnaires français ...* »

7 octobre : « *Roue réparée à 9h1/4. Arrivée à la Weser qui coule dans un vallon avant d'arriver à Minden.* » A Liese, Fersen se sent très mal, mais doit accélérer pour arriver à temps au but de son voyage : Hambourg.

8 octobre : « *Parti de Liese à 6h1/4. Peur de l'arrivée des Français. Masse de fuyards ; parmi eux, le bourgmestre de Rotterdam. Je lis la gazette de Hambourg. Nouvelles de M. Forster (ex-époux de la duchesse de Devonshire).* »

9 octobre : « *Parti à 5h1/2 du matin et arrivé à Harbourg (faubourg de Hambourg) à 8h1/4 du soir. Chemins mauvais, gâtés par la pluie. Trop d'émigrés de tous les coins du monde. Après trois auberges, trouvé place au « Roi de Suède ». C'est là où on s'embarque.*



10 octobre : « Parti à 6 heures du matin. Arrivée au port à 7h1/2. Quantité de bateaux, embouteillage. Les bateaux sont jolis (sic). Nous arrivâmes au quai à 8h1/4. Les voitures se posent et s'ôtent des bateaux sans être démontées. » [...] « J'eus bien de la peine à me loger à Hambourg. Je ne pus trouver qu'une chambre de laquais au 3^{ème} à Kayserhoff. Je vis à Hambourg Mrs Poppe et Cie à qui mes effets de Rotterdam sont adressés par MM Ory et Averhoff ».

10 octobre 1794 (suite) : « La peur me parut générale. M.de Seyron, notre ministre, me dit la même chose et ajouta qu'il y avait beaucoup de jacobins. Je passai la soirée chez Seyron. J'écrivis à El (Mme Sullivan, sa maîtresse) bien triste d'en être éloigné. **Un bâtiment américain venant du Havre en 8 jours rapporte que le 28 les Jacobins ont été fermés** (Il s'agit du club des Jacobins), **et que la Convention s'est saisie de tous leurs papiers.** »

Ce sera la seule mention, ô combien discrète, de l'arrivée du navire qui transporta sans doute Louis XVII et le lieutenant Reutersward aux Etats-Unis. Il faut noter que certains journaux américains parlèrent en 1919 d'un navire qui venait de France ; d'autres qu'il arrivait d'Europe. Les uns et les autres avaient raison : le bateau arrivait du Havre et est ensuite reparti de Hambourg.

Fersen ne resta pas une journée de plus dans cette ville, où s'était terminée sa mission. Il repartit dès 6h du matin le lendemain 11 octobre avec un voiturier, et le soir même à 6h un quart du soir, il arrivait à Lübeck, d'où il devait prendre un bateau pour la Suède. Sa famille l'y attendait impatiemment pour régler la succession de leur père, et l'ami de sa sœur Sophie, le comte Taube, était venu à Lübeck pour l'accueillir.

16 octobre : « Nous appareillâmes à 3h. Bateau petit, vilain. Aucun arrangement pour les passagers. Je mettrai peut-être plusieurs jours à faire un trajet qu'on fait ordinairement en 24 à 36 heures. »

C'est sur sa terre natale que nous retrouverons le Suédois.



Axel de Fersen en 1795



Qui était Anders Friedrich Reutersward ?

Nous l'avons déjà rencontré (cf. Cahier 55) aux côtés d'Axel de Fersen. Mais en octobre 1794, si c'est bien ce personnage qui part pour l'Amérique, il prend une toute autre importance. Rappelons brièvement qu'il était lieutenant en 1787 dans le Royal Suédois, qu'il avait combattu pour l'Indépendance des Etats-Unis, qu'il suivit son ancien chef, Axel Fersen, dans son périlleux voyage de Bruxelles à Paris en février 1792. Il devint secrétaire de légation à l'ambassade de La Haye en 1794. (Nommé à Paris en 1801, et à Vienne de 1803 à 1805, colonel en 1808, licencié en 1814, il mourut en 1828, sans postérité).



ANDERS FREDRICH REUTERSWÅRD
(1756–1828)
Gravér av G. L. Crétien efter Fournier
Foto SPA

Né en 1756, Reutersward avait 39 ans en 1795, première date où les gens de Greenwich Village remarquent à l'arrivée d'un bateau à New York la présence d'un homme d'environ 40 ans et d'aspect militaire. Parti vers la fin de l'année 1794, l'officier semble avoir débarqué assez tard avec un jeune garçon à l'air frêle, ce qui peut se comprendre après un début de vie soumis à trop de deuils et d'angoisses. Du troisième personnage, un abbé catholique, on ne sait rien.

Il va sans dire que Fersen n'eut plus de nouvelles de Reutersward pendant toute la fin de l'année 1794 et le début de 1795. Ce qui ne l'empêcha nullement de savoir ce qui se passait à La Haye. Un autre correspondant avait pris la place du voyageur parti pour l'Amérique : il s'agit de Gotthard-Mauritz von Rehausen, chargé d'affaires du Roi de Suède, qui tint fidèlement Axel au courant des nouvelles de Hollande.

Le 12 novembre, lettre peu consolante de La Haye et le 13 décembre : « *Je n'eus pas de lettres de Hollande* ». Fersen finit par citer l'auteur des lettres de la Haye, dont il est fort content. 29 décembre : « Voici une lettre de Mallet du Pan que Rehausen a envoyée à Hamilton. Envoyé une copie à La Marck. Elle pourra leur être utile, mais ils n'en profiteront pas. La lettre de Rehausen est fort bien écrite, et c'est un garçon à employer. »



Il n'oublie pas son ancien aide de camp parti pour le Nouveau Monde, et le 24 décembre 1794, note, un peu dépité : « *Nomination aux ordres de l'Épée* (ordre suédois). *Rien pour Reutersverd.* » C'est sans doute demander un peu tôt une décoration pour un envoyé dont on ne sait encore à cette date, s'il a réussi sa mission ; ce n'est qu'en 1795, sans doute après avoir reçu des nouvelles positives de New York, que Fersen va renouveler sa demande. Le 12 janvier 1795, il demande officiellement au Gouvernement de Suède l'ordre de l'Épée pour Reutersward. Toujours pas de réponse.

24 avril 1795 : « *L'affaire de la Croix pour Reutersverd est décidée, à ce qu'il me mande lui-même.* » (R. prend de l'assurance !)

25 avril 1795 : « *Je parlai le soir au Duc pour donner la Croix à M. de Reutersverd. Il me répondit très obligeamment que cela étoit déjà fait, qu'il en avoit parlé au Roi dans l'après dîner. Il me demanda pardon (sic) de ne pas l'avoir nommé l'automne dernier* (donc au moment du départ du bateau de Hambourg le 10 octobre 1794 pour l'Amérique avec R. en charge du prince), *mais qu'il l'avait tout-à fait oublié...* (ou que prudemment, il attendait la suite des événements ...)

27 avril 1795 : « *Je parlai au Roi de la Croix pour Reutersverd ; il me dit qu'il étoit sur la liste et qu'il étoit charmé d'avoir pu faire quelque chose qui me fasse plaisir.* »

Le 25 avril, l'ancien aide de camp de Fersen est de retour à La Haye. Fersen demande une nouvelle fois la décoration de l'Épée au duc de Sudermanie, et deux jours plus tard, le 27 avril 1795, c'est au Roi de Suède lui-même qu'il réitère sa demande... Qui sera acceptée juste à temps pour que Reutersward soit sur les listes de la promotion qui vient d'être nommée.

Il fallait décidément que ce sous-officier, issu d'une petite aristocratie rurale et peu argentée, ait rempli avec succès une mission hors normes : historiquement utile mais politiquement risquée, pour être sorti du rang par les hautes instances de son pays, et rangé dans l'élite de la gentry suédoise. On finira par lui rendre justice : en mai, Reutersward, rentré en Hollande, s'occupe des articles de l'alliance entre ce pays et la France. Et le 16 juillet 1795, il est nommé chargé d'affaires de Suède à La Haye. Cette promotion éclatante déterminera un avancement rapide dans la suite de sa carrière, tant militaire que diplomatique.



Retour à Greenwich Village

C'est aux sources américaines qu'il faut revenir pour suivre l'installation de l'enfant royal dans ce faubourg, à l'époque isolé au nord de New York City. L'ensemble des médias des années 1920 parle du choix d'une magnifique résidence, luxueusement meublée. En dehors de Richmond Hill, occupée par le vice-président Aaron Burr, on trouvait l'immense parc du domaine de Warren House. Mais, en 1794, cette belle demeure, vendue par les héritiers Warren à un certain sieur Hammond, avait été lotie, divisée en blocks avec des rues tirées à angle droit. On pouvait certes y trouver de belles maisons récemment bâties, mais il s'avère difficile de savoir quel fut le choix du tuteur provisoire qui y installa le prince désormais connu des voisins sous le nom de « Louis Leroy ». Il y fut en tout cas traité selon son rang, d'après tous les récits de l'époque.

Sa présence, vite connue du voisinage provoqua la curiosité de deux jeunes filles habitant Richmond Hill, à 300 mètres de là : Théodosia Burr, fille du Vice-Président, et son amie Nathalie de Lage, jeune émigrée française qui, devenue Mme Sumter, témoignera plus tard de la présence du fils de Louis XVI à Auguste de La Rochejaquelein (Cahiers 40 et 55).

Le *Baltimore Sun*, en 1919, prétendra que Louis Leroy ressemblait à Marie-Antoinette, qu'il s'occupait du commerce avec les Indes et qu'il avait une bonne aisance financière. Mais il est le seul journal à révéler ces détails, sans en indiquer les sources. Par contre toutes les autres gazettes de cette époque soulignent qu'il a épousé une New Yorkaise appartenant à l'élite de la ville, certains journaux poussant la hardiesse jusqu'à raconter qu'il avait fondé une famille. Cependant, les journalistes les plus prudents, comme ceux du *New York Herald Tribune* en 1923, omirent cette révélation dont on voit bien qu'elle risquait d'avoir des répercussions fâcheuses tant sur les grandes familles New Yorkaises que sur la politique internationale.

Une hypothèse intéressante

Que savons-nous, justement, d'un mariage de Louis XVII en Amérique ? Si tous les journaux des années 1920 affirment le fait, pour le confirmer, nous en sommes réduits, dans l'état actuel des recherches, à des probabilités.

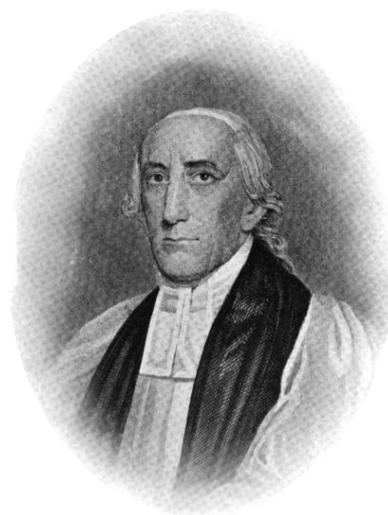


D'après tous les témoignages, le prince n'aurait jamais quitté Greenwich Village. Il faut alors consulter les listes de mariage dans les registres très complets de la principale église de cet ancien faubourg, Trinity Church. Se serait-il marié sous le nom de Louis Leroy ou Louis Le Roy ? C'est peu probable, le secret de ce nom étant trop facile à percer pour les gens soupçonnant son identité dans le voisinage. Choisir un pseudonyme ? Ce n'était pas si simple, et il ne fallait pas non plus trahir son rang.

Dans les registres de Trinity Church, nous trouvons, isolé parmi les autres noms de famille, le mariage d'un certain « Duke », prénommé William, avec Charlotte Armstrong. « Duke » ? Louis XVII était duc de Normandie et Guillaume le Conquérant le premier fondateur du duché. Armstrong est le nom d'une des principales familles New Yorkaises, un John Armstrong étant sénateur de la ville. Mais pour l'instant, il est difficile de retrouver une Charlotte dans les listes généalogiques. Quant au nom de Duke, très peu usité à cette époque, il ne deviendra fréquent qu'au milieu du 19^{ème} siècle.

Ce mariage fut célébré le 3 juin 1808 par l'évêque épiscopalien Benjamin Moore, qui était loin de présider à toutes les alliances de la paroisse. C'était donner une marque d'intérêt remarquable aux futurs époux. Louis XVII aurait eu 23 ans en 1808. La lettre de Fersen datée de 1809, et que nous avons déjà eu l'occasion de citer, révèle qu'il « *vivait inconnu en New York et qu'il était heureux* ». (Serait-ce suite à un mariage ?)

C'était un personnage important que l'ecclésiastique qui officiait à Greenwich Village. Benjamin Moore avait été l'élève de King's College, première petite école située près de Trinity Church. Il y eut comme condisciples Gouverneur Morris et Robert Livingston. Faut-il rappeler que Gouverneur Morris fut un soutien de la monarchie française à son déclin, et projeta même avec Terrier de Monciel d'exfiltrer la famille royale hors de Paris ?



Benjamin Moore 1748-1816



Nathalie de Lage Sumter révéla qu'elle avait vu : « *en Amérique du Nord et chez un évêque catholique, un jeune homme de l'éducation duquel l'évêque était très occupé. Ayant entendu dire que c'était le fils de Louis XVI, Madame Sumter le demanda à l'évêque qui ne voulut jamais faire de réponse d'aucune espèce.* »



Était-ce un évêque catholique ? Sans doute pas, et nous allons devoir aborder cette importante question. Il y a de fortes chances pour que Mgr Moore, diplômé de théologie, devenu Président de Columbia University (ex King's College), et qui disait de façon humoristique de l'église épiscopaliennne : « *yet protestant, yet catholic* », soit la personne connue et respectée qui se soit occupée de l'éducation du fils de Louis XVI, jusqu'à son mariage. En 1801, quand Mgr Moore devint président de Columbia, Louis XVII aurait eu 16 ans, si c'est bien lui le jeune homme vu par Nathalie de Lage, laquelle, née le 28 octobre 1782, avait trois ans de plus que son jeune voisin.

Pourquoi n'aurait-il pu bénéficier du ministère d'un évêque catholique ? C'était une question primordiale pour un futur Roi de France, les lois du royaume exigeant une primogéniture mâle et un mariage catholique légitime. Or, en 1808 à New York, on ne pouvait avoir recours à un évêque de l'Eglise Romaine.

Les tribulations de Monseigneur Concanen

Ce n'est pas pourtant pas faute d'un essai de la part du Vatican de pourvoir d'un évêque titulaire le diocèse nouvellement créé de New York. Le 8 avril 1808, Richard Luke Concanen, prêtre irlandais, prier du couvent dominicain de St Clément à Rome, était nommé par le pape Pie VII premier évêque du diocèse récemment érigé de New-York. Il reçut la consécration épiscopale le 24 avril suivant des mains du Cardinal Michele di Pietro, assisté de deux archevêques, Mgrs Arezzo et Sinibaldi, à la basilique St Jean de Latran. Il était donc possible qu'il puisse partir immédiatement en Amérique, pour officier en juin au mariage d'un probable Dauphin de France.



Il ne mit jamais le pied sur le sol des Etats-Unis. Alors qu'il s'était rendu dans le port de Naples, il fut empêché par des officiers de marine Français de monter à bord d'un navire à destination de New York. Arrêté, il fut détenu comme sujet britannique (alors qu'il était irlandais), par les troupes napoléoniennes qui occupaient la ville. Il mourut à Naples le 19 juin 1810 sans avoir pu prendre contact avec son diocèse autrement que par correspondance. Mgr Richard Luke Concanen fut enseveli à Naples, dans l'église dominicaine de San Domenico Maggiore.



Mgr Richard-Luke Concanen
1747-1810

Le siège de New York demeura vacant jusqu'au 4 octobre 1814, date à laquelle fut consacré un second évêque, Mgr John Connoly. Le sort réservé au malheureux Mgr Concanen demeure unique dans les annales : aucun autre ecclésiastique, à cette époque, ne fut empêché de se rendre en Amérique. Faut-il y voir l'intention du gouvernement français de mettre obstacle à la validité du mariage d'un héritier présomptif au trône de France ? Sans vouloir céder à une quelconque théorie du complot, force est de constater que le résultat s'impose : le Dauphin de France, s'il s'agissait de « Duke », n'aurait pu avoir d'héritiers légitimes, à moins d'avoir éventuellement régularisé sa situation, ce que nous ignorons.

Décès et inhumation

Les journaux américains des années 20 sont unanimes pour signaler que sous le nom de Leroy, le mystérieux Dauphin américain mourut à Greenwich Village, vers le début de l'année 1840 et fut inhumé au cimetière St-John dans un luxueux monument funéraire orné d'une sculpture de dauphin. Vers l'année 1896, la ville racheta le terrain du cimetière à Trinity Church et tous les monuments funéraires furent détruits pour laisser place à un ... parc public.



Le *Baltimore Sun* révèle que certains habitants du voisinage se rendirent à la tombe de Leroy « *pour voir si cette histoire était vraie* ». Dans le caveau, le corps était contenu dans un double cercueil en bois, blasonné de fleurs de lys en émail bleu, et portant le nom de « Louis ». Le cercueil, ainsi mis à jour, fut-il abandonné à la pioche des démolisseurs ? C'est peu probable : il fut sans doute déplacé, comme une centaine d'autres, vers un autre cimetière, mis à la disposition des familles par Trinity Church. L'obscurité va maintenant retomber sur cette tombe, et sur le destin du Louis XVII américain, pendant une bonne centaine d'années. Maints prétendants en profiteront pour émerger et tenter de faire valoir leurs droits.

Un document révélateur

Ce n'est qu'en 1923, à la faveur de la vente aux enchères d'une lettre signée d'Axel Fersen et datée de 1809, que l'affaire revint à la surface. Nous la citerons en remarquant que tous les termes en sont fondateurs et relancent le mystère Louis XVII au tout début du 19^{ème} siècle : « *M. Leroy demeure inconnu en New York et m'écrit qu'il se porte bien et qu'il est heureux. Je serai bien aise de vous voir le mois prochain, Votre tout dévoué, Axel.* » Tout est dit en deux phrases et quelques mots : le nom, le lieu, les liens, la situation dans le temps. Cette lettre était une catastrophe pour les différents imposteurs.

Voyant le danger, les Naundorffistes tentèrent prestement de l'éliminer en accolant le texte à un en-tête de lettres de Marie Antoinette, ce qui aboutissait à modifier la date et à falsifier l'ensemble. Ils réussirent néanmoins, en prenant l'affaire en mains, à ensevelir les tentatives de la presse américaine pour mettre au jour l'existence du fils de Louis XVI et sa survivance aux Etats-Unis. Leur intervention stoppa toutes les initiatives qu'auraient pu prendre les historiens français entre les deux guerres mondiales du 20^{ème} siècle pour vérifier les annonces des journaux américains.

Il fallait donc remettre l'affaire en route, grâce aux procédés modernes d'investigation. Beaucoup de questions se posent en effet et un important travail de recherches est à entreprendre. Pourquoi l'otage de la nation fut-il abandonné par les dirigeants du Comité de Salut Public ? Où Louis XVII fut-il mis à l'abri entre juin et octobre 1794, au moment où tous les émigrés fuyaient la Belgique devant l'invasion des armées françaises ? Quelle fut la réelle influence de Fersen sur les circonstances de son exfiltration vers les USA ? Pourquoi le sort du « Dauphin de France » resta-t-il ignoré pendant une centaine d'années ?



Le *Baltimore Sun* déclara solennellement en 1919 : « *Louis Leroy ne se proclama même pas fils de Marie-Antoinette et de Louis XVI. S'il était vraiment leur fils, ce fait fut tenu secret. Et ce secret périt avec lui. Il restera aux générations futures de découvrir l'ensemble de circonstances qui désignent Louis Leroy comme le Dauphin de France, transplanté en Amérique.* »

Nous avons la ferme intention au Cercle de faire partie de la génération de découvreurs, qui puissent offrir une piste crédible à la résolution de l'énigme Louis XVII.





Une journée particulière, le 10 octobre 1794

par Laure de La Chapelle

Au printemps de 1794, le petit Capet, d'après gazettes et témoignages divers, était passé de Valenciennes à Tournai, puis à Bruxelles, toujours sous la coupe de l'archiduc Charles d'Autriche, frère de l'Empereur François II. En 1802, Mgr Lafont de Savine confirme l'information : « *J'ai lieu de croire que l'entrevue dans la Belgique entre l'archiduc Charles et le candidat de la royauté constitutionnelle a eu lieu ; on pourra peut-être tirer bon parti de cette indication de Mme de Montfermeil...* »

Ainsi, un Louis XVII de neuf ans, pour le légitimiste qu'était Mgr de Savine, (*partisan d'Hervagault*) était-il déjà chargé de la faute originelle de son père, coupable d'avoir signé la Constitution de la France révolutionnaire.

Rares, très rares, ont été les partisans d'une existence politique pour le fils de Louis XVI. Ni l'Autriche, ni l'Angleterre, ni la Suède n'ont envisagé la candidature d'un enfant devenu apatride et rejeté par son pays d'origine. Egaré dans les conflits de la vieille Europe, on lui trouva un refuge ignoré dans le Nouveau Monde.

Hanté par la crainte de trahir le secret de la survie du fils de Marie-Antoinette, Axel de Fersen va le suivre discrètement dans son Journal, laissant parfois échapper quelques phrases plus explicites, disséminées dans un contexte quelconque. La journée du 10 octobre 1794 nous en offre un parfait exemple.

Depuis le 5 octobre, Fersen se hâtait sur les routes qui mènent au port de Hambourg, cassant les roues de sa voiture dans des ornières et des trous, dormant dans de mauvaises auberges, arrivant tard enfin le 9 octobre à Harbourg, faubourg de Hambourg : « ***C'est là où on s'embarque*** ».

Voici, dans le journal, le récit complet de la journée suivante, avec ses allusions, ses non-dits et ses indications soigneusement dissimulées, typiques d'un épisode historique vu par Fersen.



10 octobre 1794

*« Beau. Pluie le soir. Je ne souffris point. Je partis à 6h du matin et j'étais au port à 7h1/2, mais le passage entre les vaisseaux est fort étroit, et la quantité de bateaux qui arrive de l'autre bord de l'Elbe avec du lait et des provisions pour le marché obstruait tellement le passage que **nous** n'arrivâmes au quai qu'à 8h ¼. Ces bateaux sont jolis. Tout le lait y est dans des seaux ouverts peints en rouge avec des cercles de fer, très bien nettoyés. La navigation de l'Elbe est jolie ; les bords en sont tout plats, mais bien cultivés. Les voitures se posent et s'ôtent des bateaux sans être démontées.*

J'eus bien de la peine à me loger à Hambourg. Tout y était rempli de monde, et je ne pus trouver qu'une chambre de laquais au 3^{ème} [étage] à Kayserhoff. Je vis à Hambourg Mrs Poppe et Cie, à qui mes effets de Rotterdam sont adressés par M. Ory et M. Averhoff et von Scheven.

La peur me parut générale à Hambourg, et la quantité de fuyards qui y arrivaient ne servait même qu'à l'augmenter. M. de Peyron, notre ministre, me dit la même chose et ajouta qu'il y avait beaucoup de jacobins. Il me dit que Mme de Ribbing était établie à Hambourg avec son fils et Macklier qu'elle a épousé. Elle tient maison, voit beaucoup de monde, et son fils est reçu dans plusieurs sociétés.

Clerusverd y est aussi

Peyron est très bien établi. Il a une jolie petite femme et 4 à 5 enfants. C'est un joli homme. Le baron de Frantz m'a fait un joli tour : il m'a donné une carte de crédit sur Averhoff et von Scheven qui ne le connaît pas, et n'a aucune affaire avec lui. Je passai ma soirée chez Peyron. J'écrivis à El [Mme Sullivan] et j'étais bien triste d'en être éloigné.

Un bâtiment américain venant du Havre en 8 jours rapporte que le 28 les Jacobins [le Club] ont été fermés et que la Convention s'est saisie de tous leurs papiers. »

En sautant élégamment du coq à l'âne M. de Fersen nous délivre quelques indications, mais un décryptage de ses propos apparaît nécessaire :



L'embarquement tout d'abord, très tôt le matin du 10 octobre. Fersen emploie le « **Je** » pour son départ de l'auberge (*le « Roi de Suède » à Harbourg où il a couché le 9*), puis passe brusquement au « **Nous** » à son arrivée au port. Il a donc été rejoint par certaines personnes qu'il ne nomme pas.

Après quelques observations touristiques sur la navigation, le Suédois s'occupe de problèmes concrets. La phase de l'embarquement achevée, Fersen doit se loger à Hambourg, récupérer ses bagages et trouver de l'argent, non sans mal, apparemment.

Nous en arrivons ensuite aux relations tant politiques que mondaines. Axel missionné par la Cour de Suède doit prendre contact avec son représentant, Claus Bartholomeus de Peyron, en poste à Hambourg du 25 juillet 1792 à juillet 1801. L'ambassadeur suédois, qui le retient à dîner le soir, le met immédiatement en garde contre les jacobins, la ville étant infestée d'espions français qui pouvaient aisément le reconnaître.

La mention de Mme de Ribbing, de son remariage et de son fils, n'est sans doute là que pour noyer le poisson. Car la phrase suivante est révélatrice, donc dangereuse. Il s'agit de : « **Clerusverd y est aussi** ».

Clerusverd n'est pas un nom de famille suédois, hollandais, danois ou germanique. Expression d'origine latine, il se retrouve uniquement dans des textes religieux concernant des dignitaires ecclésiastiques. En voici deux exemples :

1. Episcopus clerus verd civitatis
2. clerus verd reliquus pro fe misit Abbatem de Dunfermelyn et Priorem de Londonis...

Séparé en deux composantes, le premier terme : clerus signifie en latin clergé et par extension, membre du clergé, prêtre, abbé.

Verd est un montage avec le début de trois mots latins : Ve : venerabilis, R : rector, D : domus (église, sens chrétien). Clerusverd se traduit donc : un abbé, vénérable guide d'Eglise - ou guide ecclésiastique. Notons que vénérable, en droit canon, se dit d'un prêtre sans titre (comme chanoine ou prieur.).

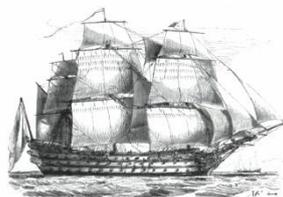


Fersen , en écrivant : « *Clerusverd y est aussi* », indique de façon cryptée qu'un prêtre catholique se trouve également à bord d'un navire pour assister le prince royal. C'est ce que soulignent tous les journaux américains en commentant l'arrivée de Louis XVII à New York : accompagné d'un *vénérable abbé Français*.

Peut-on faire observer que Marie-Antoinette a utilisé le même stratagème pour protéger sa correspondance ? Dans une lettre à l'ambassadeur autrichien Mercy-Argenteau, datée de quelques semaines après la prise de la Bastille, elle écrit « *La Reine prie Monsieur de Mercy de ne pas oublier de recommander à Vienne le paquet à l'adresse de l'Archerz Marie-Anne* (sa sœur religieuse) ». Archerz est composé du mot français 'Archiduchesse' et de l'allemand 'Erzherzogin'.

Ce n'est qu'à la fin de son récit de la journée du 10 octobre 1794 que Fersen en révèle le moment crucial : l'arrivée à Hambourg d'un navire américain ayant relâché au Havre. Certains journaux des USA précisèrent qu'il venait de France, d'autres d'Europe. Les deux affirmations étaient exactes. Fersen avait accompagné tôt le matin les personnes qui embarquaient, dont on peut supposer qu'il s'agissait bien du fils de Louis XVI, de Reutersward et du vénérable abbé français. On sait qu'Axel monta à bord du navire, car il s'adressa au capitaine pour avoir des nouvelles politiques récentes de France. Quant aux passagers, il ne nous en dira rien, prudence oblige...

11 octobre : Sa mission accomplie, Fersen partit immédiatement pour la Suède, où on l'attendait depuis la mort de son père le 24 avril 1794 pour régler la succession. « *Beau. Pas souffert. Je partis à 6h du matin avec un voiturier et à 6h3/4 nous étions à Lübeck. Le chemin est affreux, car on ne peut pas quitter un pavé détestable. La porte (de la ville) me fut ouverte au bout d'une heure. C'est en partie danois. La trahison de Finlande est à Lübeck (sic). J'y trouvai les deux fils de Taube. Ils sont avec leur père.* » Le comte Taube, venu l'accueillir, était l'ami de cœur de sa sœur Sophie Piper. Fersen appareilla le 16 octobre dans un bateau « *petit, vilain, sans aucun accommodement pour les passagers* » Et à la fin d'un trajet décidément peu confortable, il rejoignit sa terre natale.





Découvert et proposé

par Christian Crépin, membre du Cercle

The Baltimore Sun, dated 19th Oct. 1919

Persistent legend has it lost Dauphin died and was buried in old New York graveyard ?

Louis XVII, the son of Louis XVI and Marie Antoinette, victim of the French Revolution, has ever been Figure of Mystery.

Did Louis XVII, the famous Dauphin of France, son of Louis XVI and Marie Antoinette, survive the cruelties inflicted upon him when he was a prisoner in the Temple in Paris? Was he successfully smuggled out of the jail and another fair-haired child substituted for him? And was the Dauphin brought to New York incognito, here to grow to manhood and marry a New York woman of social position? And did this King of France, the last of the Bourbons, finally die in New York and was buried in Greenwich Village ?

There was long been a tradition in that section of the City which is variously known as Greenwich Village and the old Ninth ward that the last King of France “the king who never reigned”, lived in a fine residence just north of the present Hudson Park, that he died in that house and that he was buried in a vault in St John’s burial ground, which until 25 years ago, occupied the site on Hudson Street, between Leroy and Clarkson Streets. The tradition has many elements in it that make the narrative extremely plausible.

Traduction

par Laure de la Chapelle

The Baltimore Sun du 19 octobre 1919

Une légende tenace : Le Dauphin perdu est-il mort et enterré dans un vieux cimetière de New York ?

Louis XVII, le fils de Louis XVI et de Marie-Antoinette, victime de la Révolution Française, a toujours été une figure mystérieuse.

Louis XVII, le célèbre dauphin de France, fils de Louis XVI et de Marie-Antoinette, aurait-il survécu aux sévices qu’il a subis pendant sa détention au Temple de Paris ? A-t-il tout d’abord été exfiltré de sa prison, et ensuite remplacé par un autre enfant aux cheveux blonds ? Le Dauphin aurait-il été emmené à New York incognito ? Là, il serait devenu adulte et aurait épousé une New Yorkaise appartenant à l’élite de la société : ce Roi de France, le dernier des Bourbons, mort finalement à New York, aurait-il été enterré à Greenwich Village ?

Il existe une très ancienne tradition dans ce quartier de la ville (dans la vieille neuvième section) connu comme Greenwich Village : le dernier Roi de France « le Roi qui n’a jamais régné », aurait vécu dans une belle résidence, juste au nord de l’actuel parc Hudson. Il serait mort dans cette maison, et aurait été inhumé dans un caveau du cimetière St John, lequel, il y a vingt-cinq ans, était situé sur Hudson Street, entre les rues Leroy et Clarkson. La tradition comporte beaucoup d’éléments qui rendent le récit tout-à-fait plausible.



In the year 1795, there arrived in New York on board a sailing vessel from Europe, a gentleman of soldierly being and distinguished appearance, who was accompanied by a venerable French abbe, and a boy of 10 or 11 years. The younger of the two men, immediately upon arriving, get about to find a house. He selected and bought a fine estate in Greenwich, at that time several miles north of New York City proper. He furnished the mansion sumptuously, engaged a retinue of servants, and installed the boy, who was evidently his ward. The boy was known as Louis Leroy.

Neighbors noted that the child was treated with the utmost respect. The servants never addressed him in the first person, and on leaving his presence, always did so without turning their backs to him. He was invariably addressed as "Monseigneur". They observed too, that the venerable abbe and the younger man, the boy's guardian, always bared their heads and remained standing in the child's presence.

The boy, according to the tradition, was none either than Louis XVII, son of Louis XVI and Marie Antoinette; both of them were guillotined in Paris, two years before the boy came to America, and the distinguished guardian of the child was Count Axel Fersen.

En 1795, arrivèrent à New York à bord d'un navire parti d'Europe, un gentilhomme d'allure militaire et de belle prestance, accompagné d'un vénérable abbé français et d'un garçon d'environ 10 ou 11 ans. Le plus jeune des deux hommes, dès son arrivée, se mit à chercher une maison. Il choisit et acheta une belle résidence à Greenwich, qui, à cette époque, se trouvait à plusieurs kilomètres au nord de New York. Il meubla luxueusement cette maison, engagea des domestiques triés sur le volet, et y installa le garçon, qui était évidemment sous sa garde. Cet enfant était connu sous le nom de Louis Leroy.

Les voisins remarquèrent qu'on lui manifestait le plus grand respect. Les domestiques ne lui adressaient jamais la parole à la première personne, et en le quittant, faisaient en sorte de ne pas lui tourner le dos. On l'appelait invariablement « Monseigneur ». Ils observèrent aussi que le vénérable abbé et l'homme plus jeune se découvraient toujours et restaient debout en sa présence.

Ce garçon, suivant la tradition, n'était autre que Louis XVII, le fils de Louis XVI et de Marie-Antoinette, tous les deux guillotines à Paris, deux ans avant l'arrivée du garçon en Amérique, et l'élégant gardien de cet enfant était le comte Axel Fersen.



Fersen has lived a most adventurous career. Born in Sweden, and served in the Swedish army, after receiving a military education in Italy, he came to America during the Revolutionary War and served with distinction on the staff of General Rochambeau. Being aide-de-camp to that general when Cornwallis surrendered at Yorktown. At the termination of the American War of the Revolution, Count Fersen went to France, where he became a devoted adherent of the Bourbons. He was particularly attached to the Queen Marie-Antoinette. When the royal family took flight from Paris at night, the King, Queen and children all in disguise, it was the devoted Count Fersen disguised as an humble coachman, who drove the carriage in its mad dash from Paris to Varennes.

Brought to America

Before going to her death on the guillotine, Marie-Antoinette trusted to the faithful Fersen the care of the Dauphin, in case it were found possible to rescue the boy from the Temple prison.

There were many plans for the rescue of the boy, who was known to be most inhumanly treated in the Temple. Antoine Simon, the keeper, inflicted all manner of cruel punishments upon the Dauphin. He was beaten unmercifully many times, was starved when hungry, and gorged with food when he did not want it. These are only a few of the terrible things that were done to the delicate child of royal birth. Fersen and other friends tried in many ways to effect a rescue.

Fersen avait connu une carrière aventureuse. Né en Suède, il servit dans l'armée suédoise après avoir reçu une formation militaire en Italie. Il vint en Amérique pendant la guerre d'Indépendance, et servit avec succès dans l'Etat-Major du Général Rochambeau. Il était aide-de-camp du Général quand Cornwallis capitula à Yorktown. A la fin de la guerre d'Indépendance, le comte Fersen partit en France, où il devint un partisan dévoué des Bourbons. Il fut particulièrement attaché à la Reine Marie-Antoinette. Quand la famille royale s'enfuit une nuit de Paris, entièrement déguisée, le Roi, la Reine ainsi que les enfants, ce fut le fidèle comte Fersen qui, habillé en simple cocher, conduisit le carrosse de cette équipée désastreuse de Paris à Varennes.

Arrivée en Amérique

Avant de périr sur la guillotine, Marie-Antoinette confia au fidèle Fersen la charge du Dauphin, au cas où il aurait été possible de sortir l'enfant de la prison

Beaucoup de projets furent échafaudés pour sauver le garçon, qu'on savait traité de manière inhumaine au Temple. Antoine Simon, le gardien, infligeait de cruelles punitions au Dauphin, le battait sans pitié, le privait de nourriture quand il avait faim et le gavait quand il n'avait pas d'appétit. Ce ne sont là que quelques exemples des choses terribles que dut subir cet enfant fragile de naissance royale. Fersen et d'autres comparses tentèrent plusieurs fois de le secourir.



Eventually, by collusion with a prison attendant, a sickly, dumb child was substituted for the Dauphin, the latter being smuggled out in the cloths-basket in which the dumb boy had been taken to the Temple Tower.

The mysterious death

A boy who never replied when he was addressed and who had been ill for some time, died in the Temple on June 8, 1795. There was a post-mortem examination and then the body, encased in a white-wood coffin was taken to the cemetery of St-Marguerite and buried. All trace of the grave was then obliterated.

When this death and burial took place in Paris, the real Dauphin, in charge of Count Fersen, was already in America.

Here he had competent medical attendance and in the course of a few years, was entirely restored to health. When he grew up, he took his place in the New York society of a century ago, where he was distinguished for his courtly manners and noble bearing. He bore a strong resemblance to his ill-fated mother. The young man engaged in the India trade and was known to be wealthy. He married a New York society woman and founded a family.

When in the course of time he died, his body was placed in a vault in St-John's burial ground. The vault bore the simple word "LEROY" and this was surmounted by a dolphin carved in the stone.

Il est possible qu'avec la complicité d'un gardien de la prison, un enfant malade et muet ait été substitué au Dauphin, celui-ci ayant été sorti dans le panier à linge qui avait servi à faire entrer l'enfant muet dans la Tour du Temple.

Une mort mystérieuse

Un garçon qui ne répondait jamais quand on lui adressait la parole et qui avait été malade quelque temps, mourut au Temple le 8 juin 1795. Une autopsie fut pratiquée ; ensuite le corps, mis dans un cercueil en bois blanc, fut emmené au cimetière Ste-Marguerite et mis en terre. Toute trace de la tombe fut ensuite effacée.

A la date où la mort et l'inhumation eurent lieu à Paris, le vrai Dauphin, sous la directive du comte Fersen, était déjà en Amérique.

Là, il bénéficia de soins compétents, et en peu d'années, sa santé fut complètement rétablie. A l'âge adulte, il prit place dans la société de New York d'il y a un siècle ; il s'y distingua par des manières courtoises et un maintien plein de noblesse. Il avait une forte ressemblance avec sa malheureuse mère. Jeune homme, il s'engagea dans le commerce avec les Indes. Il épousa une femme appartenant à l'élite New Yorkaise et fonda une famille.

Quand, au cours du temps, il vint à mourir, son corps fut placé dans un caveau du cimetière St John. Le monument portait ce simple mot : LEROY et était surmonté d'un dauphin taillé dans la pierre.



When the City made a park of the burial ground, some old residents of that neighborhood went into the Leroy vault to see if the story was true. That the body in the vault was in an inner coffin of purple velvet, enclosed in a casket of oak, and the whole encased in a massive coffin, this latter blazoned with fleur-de-lis in blue enamel and the word "LOUIS".

They reported that the coffin in the vault showed traces of what had no doubt at one time been enameled flowers and that it bore the name "LOUIS".

Charles Hemstreet's witness

When Charles Hemstreet, well known as an historian of New York City, author of the "Story of Manhattan", "Nooks and Corners of Old New York", "When Old New York was Young" etc.; was asked about St John's burial ground and told the story about the Dauphin of France being buried there, he said: "I have heard the story before, and it seems to me quite plausible. It has been a sort of "open secret" in old Greenwich Village. When old St-John's was condemned as a burial ground, and workmen were employed by the city to reconstruct the site into a public park. I visited the place, finding workmen already busy with crowbars, demolishing the interesting old grave stones and vaults. I remember the Leroy vault, which was one of the largest and conspicuous.

Lorsque la Ville transforma le cimetière en parc, certains anciens habitants du voisinage se rendirent à la tombe de Leroy pour voir si cette histoire était vraie. Dans le caveau, le corps était déposé dans un premier cercueil de chêne, doublé d'un intérieur de velours pourpre. L'ensemble était contenu dans un massif cercueil de bois. Celui-ci était blasonné de fleur-de-lis en émail bleu et portait le nom de "LOUIS".

Ils rapportèrent que le cercueil contenu dans le caveau portait des traces de ce qui, sans aucun doute, avaient été autrefois des fleur-de-lis émaillées et qu'il y avait une plaque au nom de LOUIS.

Le témoignage de Charles Hemstreet

Quand Charles Hemstreet, l'historien bien connu de la ville de New York, auteur de « l'Histoire de Manhattan » « Coins et recoins du Vieux New York » « Quand le Vieux New York était Jeune », fut questionné au sujet du cimetière St-John, et qu'on lui raconta que le dauphin de France y était enterré, il répondit: « J'ai déjà entendu parler de cette histoire, et elle me semble tout-à-fait plausible. C'était une sorte de « secret connu » dans le vieux Greenwich Village. Quand le vieux cimetière St-John's fut condamné comme lieu d'inhumation, la Ville employa des ouvriers pour transformer l'endroit en parc public. A cette époque, je visitai le site, et je trouvai des ouvriers déjà occupés avec des masses à détruire des caveaux et d'intéressantes et anciennes pierres tombales. Je me souvins du monument de Leroy, un des plus grands et des plus remarquables.



Over the name Leroy, I noted the fish and wondered at that time what was his significance. Since the fish was a dolphin, and dolphin translated into French is “dauphin”, the connection is significant. Also significant is the adoption of the name “Leroy”, which is merely an Anglicization of the French le roi, the King. I did not look into the Leroy vault and do not know anything about the fleur-de-lis alleged to have been on the coffin. The street in the northern side of the old burial ground was Leroy Street, no doubt after the Leroy family.

Many Impostors

Since the belief was quite general in France that the boy that had died in the Temple was not the true Dauphin, but a child that has been substituted for Louis XVII, pretenders to the throne of France turned up in many countries. There were at last 25 persons who alleged that they were the son of Louis XVII and Marie-Antoinette. Among them, being Charles Naundorff, who published his “History of the Misfortunes of the Dauphin” in London 1836. Naundorff, who told a most improbable tale, succeeded in gathering about him quite a large number of adherents, who were known as “Naundorffists”. Upon his death in Holland in 1845, he was buried in the cemetery at Delft, with a gravestone ordered by sympathetic friends, which bore the name “Louis XVII, King of France and Navarre”.

Au-dessus du nom de Leroy, je remarquai le poisson, et je me demandai à cet instant quel pouvait en être l'interprétation. Puisque le poisson était un dauphin, et que dolphin traduit en français signifie « Dauphin », le rapprochement prenait tout son sens. On comprenait également l'adoption du nom Leroy, qui est simplement l'Anglicisation du français : le Roi, the King. Je ne suis pas entré dans le caveau de Leroy et je ne sais rien au sujet de la fleur-de-lis qu'on a dit être sur le cercueil. La rue qui se trouvait au nord de l'ancien cimetière était la rue Leroy, nommée sans aucun doute en égard à la famille Leroy.

De nombreux imposteurs

Comme, en France, la croyance était générale que le garçon mort au Temple n'était pas le vrai Dauphin, mais qu'un enfant lui avait été substitué sous le nom de Louis XVII, les prétendants au trône de France surgirent de plusieurs pays. Il y eut au moins 25 personnages qui prétendirent être le fils de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Parmi eux, Charles Naundorff, qui publia « *Histoire des Infortunes du Dauphin* » à Londres en 1836. Naundorff, qui racontait une histoire invraisemblable, arriva à rassembler autour de lui un grand nombre de partisans, appelés « Naundorffistes ». A sa mort en Hollande en 1845, il fut inhumé dans le cimetière de Delft, avec une pierre tombale érigée par des sympathisants, qui portait l'inscription « Louis XVII, Roi de France et de Navarre ».



Among other imposters, mostly in a low walk of life, who managed to get people to believe that they were the son of Louis XVI and Marie Antoinette, was Hervagault, a tailor's son, who died at Bicêtre in France, 1812, Bruneau, a mechanic's son, who died in 1818; Hébert, who called himself "Baron de Richemont and Duke of Normandy", who died in 1885. Fruchard, Marassin, Dufresne, Mathurin, Persat, Fontolive and Auguste Meves. Another pretender was an American and an Episcopal clergyman, the Rev. Eleazar Williams who was born at Caughnawaga N.Y. 1787 and died at Hoganstown N.Y. in 1858. About 1848, he began to make known his claim to be the son of Louis VI and Marie Antoinette. His story was extremely incredible and he found no such host of supporters as did Naundorff and some others pretenders. All of the various pretenders sought financial profits from their claims.

Louis Leroy, who was buried in the Greenwich Village graveyard, and only sought no emolument, but did not even announce himself to be the son of Marie Antoinette and Louis XVI. If he was their son, the fact was kept a secret and this secret perished with him. It remained for a future age to discover the train of circumstances that point to Louis Leroy as the Dauphin of France, transplanted in America.

New York Herald

Parmi les autres imposteurs, la plupart d'un faible niveau, qui ont fait en sorte de faire croire aux gens qu'ils étaient le fils de Louis XVI et de Marie Antoinette, il y avait Hervagault, le fils d'un tailleur, qui mourut à Bicêtre, en France, en 1812. Bruneau, le fils d'un réparateur d'outils, qui mourut en 1818. Hébert, qui s'intitulait « Baron de Richemont et Duc de Normandie » ; il mourut en 1885. Fruchard, Marassin, Dufresne, Mathurin, Persat, Fontolive et Auguste Meves. Un autre prétendant fut Américain. C'était un membre du clergé épiscopalien, le Révérend Eléazar Williams, né à Caughnawaga, Etat de New York en 1787 et mort à Hoganstown, Etat de New York en 1858. Vers 1848, il commença à publier sa prétention à être le fils de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Son histoire était tout-à-fait invraisemblable, et il ne trouva pas une foule de partisans, comme l'avaient réussi Naundorff et quelques autres. La plupart des prétendants ont recherché des profits financiers.

Louis Leroy qui fut inhumé dans le cimetière de Greenwich Village, ne rechercha aucun profit financier. Il ne se proclama même pas fils de Marie-Antoinette et de Louis XVI. S'il était vraiment leur fils, ce fait fut tenu secret. Et ce secret périt avec lui. Il restera aux générations futures de découvrir l'ensemble de circonstances qui désignent Louis Leroy comme le Dauphin de France, transplanté en Amérique.

New York Herald



William Wickham
L'âme du réseau des Services Secrets Anglais
pendant la Révolution Française
 par Marcel Huwaert, membre du Cercle

Introduction

Qui est William Wickham ? Nous le connaissons surtout pour ses activités de subversion dans les cantons suisses contre les Républicains Français. Je vais passer en revue les différentes étapes de sa carrière bien remplie.

Ses origines

William Wickham est né le 11 Décembre 1761 à Cottingley Hall, Yorkshire. Il était le fils aîné du Colonel Henry Wickham de Cottingley et d'Elizabeth Lamplugh. Il fut élève à Harrow School, puis à Christchurch, Oxford. Après quoi, il étudia le Droit à Genève en 1786 avant de s'inscrire au Barreau du Lincoln's Inn. Il se maria en 1788 à Genève et commença une carrière diplomatique. Son séjour à Genève lui permit d'acquérir une bonne connaissance de la Suisse.



Eléonore, épouse de William Wickham

Le Service Secret Anglais 1795-1802 – « L'Alien Act »

(Extraits du livre « *Insurrection, the British Experience 1795-1805*, de Roger Wells)

Les Anglais créèrent ce qu'ils appelèrent « L'Alien Act » en Janvier 1793 (alien = étranger). Cela concernait les activités fondamentales du contre-espionnage. L'Angleterre devint rapidement un havre pour les Français qui avaient fui la Révolution. La plupart des réfugiés français voulurent quitter le régime dictatorial, mais d'autres furent envoyés par le Gouvernement Français. L'Alien Act ordonna aux étrangers d'attendre à leur port d'arrivée le passeport délivré par les autorités. La détection des agents français a nécessité une surveillance très stricte des suspects. Ce fut un problème pour les Anglais. Les mesures d'autorisation d'exil furent renforcées. L'entité nouvelle de l'Alien Act devint un sous-département du Ministère de l'Intérieur (Home Office).



On nomma trois personnes responsables appelées « super intendants » :

- John King, sous-secrétaire du Ministère
- Charles Fint, second du Ministère des Affaires Etrangères (Foreign Office)
- William Wickham.

La carrière de William Wickham va se dessiner grâce à sa rencontre très importante avec Lord Grenville, responsable du Foreign Office. Grenville, l'homme fort du Cabinet, le nomma au Bureau de l'Alien Act en Septembre 1794. Toute la correspondance avec son chef fut totalement secrète.



Lord Grenville 1759-1834

William Wickham en Suisse

Considérant les liens noués avec Lord Grenville, ainsi que l'efficacité qu'il a affichée lors de sa mise en œuvre de l'Alien Act, Wickham fut nommé « Envoyé extraordinaire et Ministre Plénipotentiaire » dans les cantons suisses en 1794, puis Ambassadeur en 1795. Il exercera en même temps une autre activité, celle ... d'espion ! Pourquoi le Gouverneman Anglais a-t-il pris cette décision d'expédier un personnage aussi important en Suisse ? Il faut se reporter à l'état de guerre permanent entre la France et les alliés coalisés.

Pitt, chef du Gourvenement Anglais, et Wickham



William Pitt 1783-1801

Je reprends ce qu'a écrit l'auteur suisse, Edgard Bonjour dans son « *Histoire de la neutralité suisse* » :
 « *Ce qui blessa le plus vivement les chefs révolutionnaires de Paris, ce fut la protection que Steiger, dirigeant de Berne, accorda aux menées du plénipotentiaire anglais.*



Pitt trouva en Wickham le diplomate qui connaissait parfaitement les contingences continentales et fédérales, et dont l'industrie, l'habileté et la ruse pouvaient assumer une tâche aussi difficile. Le territoire suisse était, en outre, un poste d'observation idéal et se prêtait à l'établissement d'un service de renseignement sur l'ensemble du continent. » Voilà Wickham chargé d'organiser un vaste réseau d'espionnage. Son souci fut de favoriser l'arrivée de royalistes en France et de développer la subversion.

Mais le nerf de la guerre demeure toujours...l'argent ! C'est le gouvernement anglais qui va octroyer à Wickham des sommes importantes pour accomplir les différentes missions qu'il devra assurer. Un exemple de subversion à mentionner : rallier le Général Pichegru à la cause royale. Fauche-Borel, célèbre imprimeur, espion et intrigant de Neuchâtel, est intervenu. Connaissant Pichegru, Fauche-Borel a remis à ce dernier 8000 livres avancées par Wickham en vue d'acheter des armes.



Fauche-Borel 1762-1829



Général Pichegru 1761-1804

Qu'a pensé l'Ambassadeur de France, François Barthélémy, en poste à Berne ? Il s'inquiéta et écrivit au Comité de Salut Public Français. Il déclara : « *On ne se fait l'idée à quel point le Ministre d'Angleterre en service s'agite et prodigue l'or pour exciter des désordres sur nos frontières* ».



François Barthélémy 1747-1830



Le réseau de Wickham en Suisse

Ses principaux collaborateurs et agents secrets

Wickham disposait d'un assistant, Leclerc de Noisy. Le Foreign Office anglais va lui envoyer Charles-William Flint, déjà indiqué lors de la création de l'Alien Act.

- Parmi les agents actifs : Malouet, Terrier de Moncel, Brémond, Mallet du Pan.
- Parmi les itinérants : Valdène, Labriel (lié à l'esprion anglais Crawford).
- Parmi les passeurs : Pictet (beau-frère de Mallet).
- Parmi les informateurs importants :
 - Fenouillot, ancien avocat du Parlement de Besançon, émigré et espion
 - Mérian, possédant l'Hôtel « Sauvage » à Bâle.

Selon G. Lenôtre, le « Sauvage » était donc un bon poste d'observation. Il transmettait des rapports à Wickham.

Wickham actif à la frontière franco-suisse dans la région du Jura

Cette activité est, selon moi, de la plus haute importance car des convois secrets venant de France, et particulièrement de Bourgogne et du Jura, pouvaient entrer en Suisse afin de poursuivre une route plus lointaine. Edgard Bonjour, dans son « *Histoire de la Neutralité Suisse* », expose ce qui suit : « *Le long du Jura, la contre-révolution intérieure entrait en contact avec l'extérieur. Wickham y établit un service complet de « laissez-passer » grâce auxquels ses émissaires et espions pouvaient franchir la frontière sans être inquiétés. Les commandants de frontière bernois furent les Colonels Roland et Arpeau. Wickham a aussi élu domicile à Lausanne dans le but d'organiser et de surveiller cet endroit. Il fallait donc s'assurer du concours des officiers bernois aux frontières. Mais pour que ce système fonctionne efficacement, il fallait l'accord de Steiger, l'homme fort de Berne* ».



La fin du mandat de Wickham en Suisse

Les pressions des autorités françaises sur les autorités suisses

Le réseau suisse de Wickham devait immanquablement déclencher des réactions violentes parmi les dirigeants politiques français. Sa présence en Suisse et ses activités de subversion devaient cesser. L'expulsion de Wickham devint réalité. Est-ce que cette expulsion fut facile ? Non, selon Edgard Bonjour, plusieurs fois cité : *« Berne proposa au Vorort (probablement réseau suburbain de Berne) d'exiger de la France des preuves de la culpabilité de Wickham avant que la Suisse n'entrât dans les vues du Directoire. Steiger conseilla au ministre anglais de prendre un prétexte pour quitter immédiatement la Suisse afin de la sauver. Sur quoi, Wickham se retira. »*

Wickham en Angleterre

Wickham retourna au bercail et ne fut pas rassasié des services d'espionnage. Le gouvernement de Sa Majesté le nomma Sous-Secrétaire d'Etat à l'Intérieur en mars 1798. Mais ... surprise ! Revoilà Wickham en Suisse en 1799 pour exercer les mêmes activités antérieures contre le Consulat. Au bout de trois ans, il revint en Angleterre car le Gouvernement français ne le supportait plus.

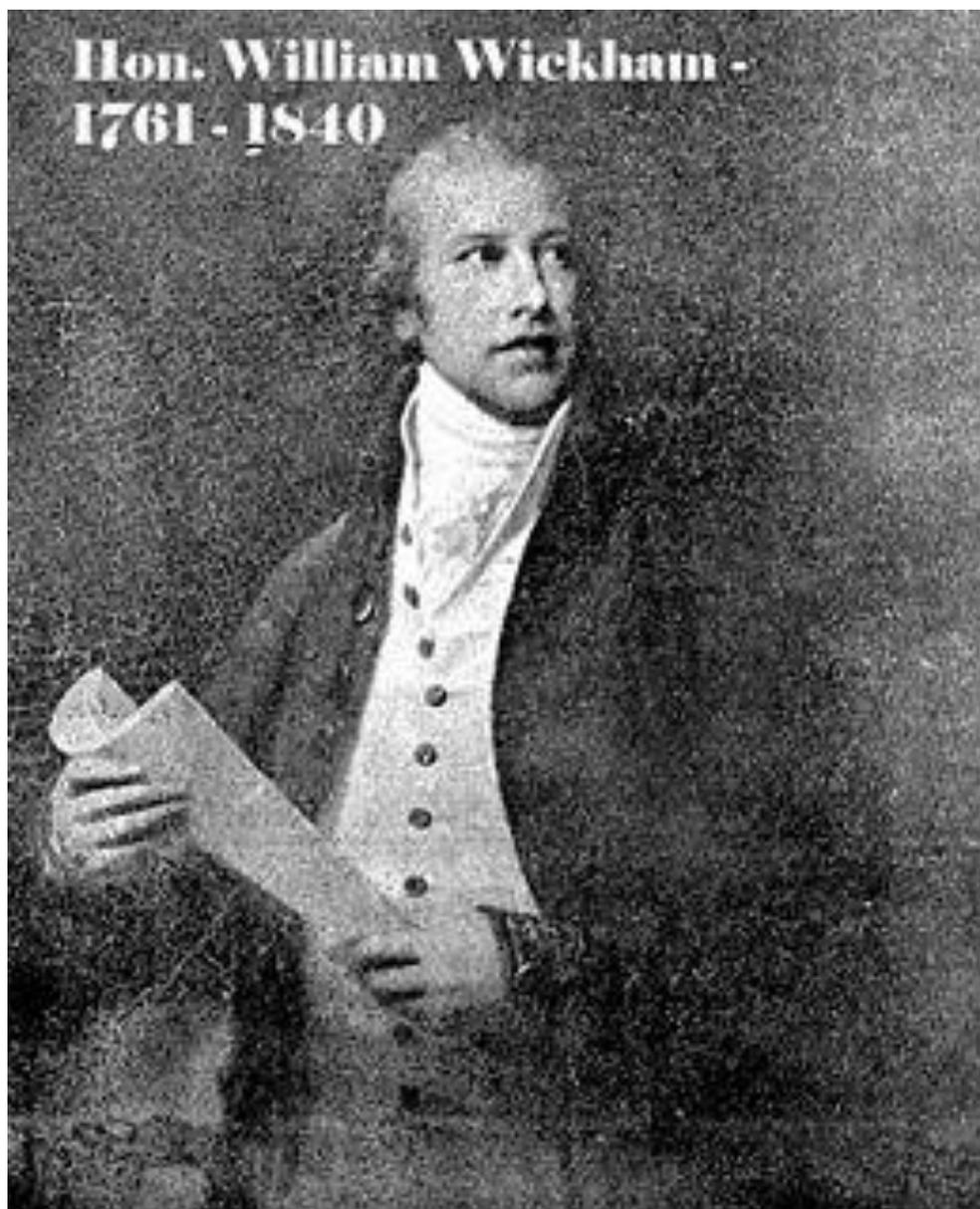
Wickham embrassa ensuite la carrière politique. Il fut élu député de la circonscription de Cashel au Parlement Anglais de 1802 à 1806, puis de celle de Callington en Cornouailles de 1806 à 1807. Il a été membre du conseil privé et chef de secrétariat d'Irlande, et ce de 1802 à 1804.

Pour finir en beauté, il a été confronté à la Révolution de Robert Emmet, faisant suite à la rébellion irlandaise, reprenant ce qu'il affectionnait. Il reconstitua un réseau de renseignements pour lutter contre le mouvement républicain irlandais.

Conclusion

Wickham change d'horizon

Wickham fut, sans conteste, un grand personnage des réseaux de services secrets et d'espionnage de l'Angleterre. Il fut un pion majeur pour lutter contre le régime républicain français. Sa réussite en Suisse a permis d'aider, avec les dirigeants bernois, des convois de réfugiés et autres personnalités secrètes désireux de quitter la France par nécessité.





Louis XVI distribuant des aumônes aux pauvres de Versailles pendant le terrible hiver de 1788, par Louis Hersent (1777-1860)

Bonne Année 2020